

L'action Anarchiste

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu la plus grande somme de bonheur adéquate au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS :

Intérieur : un an 1.50 ; six mois 0.75
Extérieur : un an 2.00 ; six mois 1.25

ORGANE RÉVOLUTIONNAIRE COMMUNISTE
paraissant tous les quinze jours

Rédaction : JEAN KROONEN, 383, Retinne-Micheroix
Administration : L. PLEYERS, 198, Chession-Fléron

Après le Congrès === Avant la Grève

Que vont manigancer les Politiciens?

Que vont faire les Ouvriers?

Un congrès politicien est toujours chose pénible à observer. C'est un spectacle laid, douloureux, et il ne vaut rien moins que la pression des circonstances actuelles pour qu'on soit tenu de s'y arrêter.

Il ressort du compte-rendu donné par « Le Peuple » de la 28^e parlotte du P. O. que la Grève Générale sera irrévocablement déclarée le 14 avril prochain... à moins que d'ici là... des faits nouveaux... La décision n'est pas pour nous surprendre. Vandervelde lui-même qui, il y a une quinzaine, était allé à La Louvière et en d'autres lieux tâter le pouls à la classe ouvrière, ne se faisait pas d'illusion sur le résultat de la journée du 23. Il eut la sagesse, l'habileté, de n'intervenir que mollement pour prononcer un plaidoyer personnel, sans prétendre opposer sa casuistique à l'entêtement des masses. Cette dérobaude du principal leader, de l'Homme-Messie qui, hier, était le Maître dont chaque parole, chaque geste, prévalaient sur les résolutions les plus solennellement affirmées est étrangement suggestive. L'éclipse momentanée du tribun prouve ce que nous avançons dans notre dernier numéro, à savoir que la décision supprimant la menace de la grève (et la grève elle-même) avait été prise à l'insu des intéressés, sans que ceux-ci n'aient rien compris au coup de Jarnac qui les frappait. Il est aussi démontré que lorsque les ouvriers abandonnent leur initiative à un Comité supérieur, ils s'aliènent non seulement leurs coudées franches, leur liberté d'action, mais ils s'exposent à des Deux-Décembre, à des lâchages, à des trahisons aux moments critiques. La leçon ne semble pas suffisante en l'occurrence puisque le congrès a donné pleins pouvoirs pour régir la grève, à ce même Comité Directeur... (1)

**

De ce même compte-rendu, il ressort également que si les délégués « manuels » sont unanimement partisans de la grève, la division règne parmi l'Etat Major directeur.

D'un côté il y a Anseele, Destrée, etc., qui paraissent se conformer aux vœux de la masse. De l'autre côté il y a Vandervelde, Huysmans, Debrouckère, Denis, Coppieters et beaucoup d'autres « chefs de file » qui sont résolument hostiles à la grève dans les conjonctures présentes.

Examinons tout d'abord les mobiles de ce clan hétérogène où les éléments « lutte de classes », voisinent avec les pâles réformistes. Ces adversaires actuels de la grève en étaient hier, les plus chauds partisans. C'est Huysmans qui déclarait à un journal anglais — il y a de cela 8 mois — qu'avec sa méthode « scientifique » le P. O. B. mettrait sûrement en ligne 500.000 chômeurs pour le mois d'Avril. Avril est arrivé et Huysmans se dérobe : preuve manifeste du bluff préparatoire ! Avec leur sens politique, Vandervelde et consorts, considèrent la grève comme vouée à l'échec. Ils redoutent l'entrée en jeu de la violence

catastrophique qui rendrait leur situation parlementaire très critique. Peut-être ont-ils raison de n'être pas rassurés ? Peut-être leurs pressentiments pessimistes sont-ils fondés ? Le fait est que le mouvement ne se présente pas sous des auspices encourageants. Depuis des mois qu'il est annoncé le gouvernement et le patronat ont put en suivre, jour pour jour, l'incubation : sauf imprévus, ils en connaissent les dispositions et les phases. Leurs batteries sont toutes prêtes pour le jour de l'éclosion. Vandervelde s'en rend parfaitement compte. Néanmoins il marchera pour la grève, en « soldat discipliné du parti » selon le cliché habituel. Entendons par là qu'il reprendra le jeu des intrigues de cabinet, qu'il tâchera de créer des « faits nouveaux » et fera de son mieux pour refroidir l'ardeur des grévistes, par des discours tout fleuris d'une rhétorique berceuse et démoralisante. Huysmans, De Brouckère, feront de même — on les a déjà vus à l'œuvre. Et comme l'influence de ces chefs de file est grande et comme le « Peuple » les appuiera, on voit d'ici l'effet qu'ils produiront...

L'autre clan a obéi, lui aussi, à des considérations de politique générale non dénuées de valeur. Anseele, Destrée, moins absorbés par l'atmosphère des parlements, ont vu l'irritation grandissante des masses et ils ont craint que les ouvriers, las d'être leurrés, ne se détachent de l'Etat major. C'est pour « maintenir l'unité de la classe ouvrière » (lire : la subordination des ouvriers aux politiciens) qu'ils se sont ralliés avec éclat au sentiment populaire. Mais dans leurs déclarations et dans leur ordre du jour, ils ont eu bien soin de s'appesantir sur l'allure pacifique qu'ils entendent conserver au mouvement : « Pas de grève violente, dit Anseele, — si dans certaines régions, le mouvement prend un caractère autre que celui que nous voulons lui donner, le grand comité démissionnerait ». — « Plus que jamais, dit Destrée, il convient d'attirer l'attention sur le mot : pacifique. Le jour où nous cesserions d'être pacifiques nous perdriions les sympathies et l'appui de l'opinion publique ». L'ordre du jour Anseele-Destrée qui eut l'assentiment du Congrès, contient cette alinéa final : « ... Et considère comme une trahison toute tentative qui sera faite pour lui enlever son caractère calme et pacifique indispensable à la réussite (2) ».

**

La situation reste donc on ne peut plus embrouillée et critique. Les masses sont butées à une idée fixe : la grève. Les meneurs ne s'entendent pas : les uns tirent à hue, les autres à dia. Et quoique divisés, ils sont d'accord. Ils sont d'accord pour guider, canaliser le mouvement dans les voies pacifiques et légales. Ils sont d'accord pour conserver intacts leur suprématie et leur prestige politiques. Tous prennent leurs mesures préalables afin de sortir sains et saufs de l'aventure : les uns faisant dores et déjà leurs réserves, les autres se disant prêts à

démissionner, au moindre prétexte, si les événements menacent de prendre une tournure déplaisante.

En ces conditions que pourra être la grève générale ? A quoi pourra-t-elle aboutir ? Dans l'esprit des politiciens, elle ne peut être qu'un exutoire aux impatiences du peuple, une satisfaction donnée au besoin de chômer, besoin d'autant plus impérieux que l'attente a été plus longue et plus laborieuse.

Les politiciens prévoient que quelques jours de chômage suffiront pour apaiser les masses. La grève se présente à eux comme un pis aller nécessaire. De même que l'orage d'un instant produit une détente dans l'atmosphère sursaturée d'électricité, de même la grève amènera une détente salutaire parmi les masses sous pression. Voilà ce qu'escomptent les politiciens et c'est pourquoi, pendant les quelques jours que durera la grève, ils feront tout ce qui est en leur pouvoir, pour que l'ordre bourgeois ne soit pas menacé, pour que l'orage populaire ne brise rien... Oui, mais il a l'imprévu, il y a la foudre qui n'a cure des paratonnerres, il y a la tourmente qui balaie tous les obstacles. C'est avec l'imprévu que les politiciens et les gouvernants auront à compter. Si l'imprévu ne se produit pas, la grève sera sans résultat. Et devant leur mouvement avorté, devant les mois de misère et d'inaction (3) mis au service de la politique, les ouvriers n'auront plus d'autres ressources que d'abandonner le Suffrage Universel aux destinées parlementaires et de rattraper le temps perdu, en consacrant leurs énergies à l'action directe, exercée sur le terrain économique de la société, face aux seules réalités qu'il importe d'atteindre : l'exploitation capitaliste. Quoiqu'il advienne, c'est là la seule issue qui, dans un temps plus ou moins proche, s'imposera à la classe ouvrière en marche vers son affranchissement.

(1) Remarquons pourtant qu'il s'est trouvé un délégué, De Pape, pour émettre le vœu qu'à l'avenir les décisions du Congrès ne puissent être rapportées que par un autre Congrès. Et ajoutons que ce vœu ne fut pas pris en considération par le président De Brouckère, sous prétexte qu'il était « sans portée ».

(2) Un seul délégué, V. Ernest, s'est élevé contre cet alinéa et a eu le courage de se solidariser avec les grévistes qui pourraient être entraînés à commettre des actes visés par l'art. 310. Mais ce langage du cœur ne pouvait être compris par des politiciens qui entendent conserver la direction du mouvement sans responsabilités et sans risques.

(3) Le délégué mineur de Gilly, Leunis, s'exprimant en wallon, a confessé que dans sa corporation les grèves pour le relèvement des salaires, etc., ont été évitées...

L'OR DE MARQUET

Marquet, l'ex-croupier ostendais, l'équivoque rasta qui râfla dans le sang des décaqués un nombre respectable de millions (la propriété est le fruit du travail, ... voir Morale!) a décidé d'offrir au Comité de la Grève Générale, un denier hebdomadaire de cent mille francs.

Quel beau geste, quelle générosité ! va dire Populo. Populo est un sot. Si Marquet casque, ce n'est par pour les beaux yeux des grévistes, ce n'est pas davantage pour témoigner de ses sentiments démocratiques. Marquet fait une affaire, rien qu'une affaire. Avec ses cent ou deux cent mille francs, si la grève dure 15 jours, il compte acquérir une espèce de virginité

politique, une popularité si l'on veut, et surtout il espère réduire au silence les chefs socialistes dont la complicité lui est indispensable. Ce n'est un secret pour personne que le voyou multimillionnaire rêve de devenir représentant du peuple. A cet effet, il a acheté voici quelques années un organe de combat *Le Petit Bleu*. Son premier acte fut alors de débarquer un probe journaliste, Aug. Vierset, qui avait défendu contre la dent des chacals, le cadavre de Ferrer. L'immonde crapule paya des scribes pour faire chorus avec les sicaires du cléricisme, dans l'espoir manifeste de conquérir les bonnes grâces des chefs catholiques. Marquet fut déçu de ce côté là. Sa turpitude exagérée écœura jusqu'aux cléricaux qui ne sont cependant pas difficile sur le chapitre de la propriété. Et ce que Marquet avec son intelligence vulpine avait cru être une tactique adroite, lui aliénait tous les appuis et lui faisait perdre le bénéfice des avances de fonds naguère consentis aux entrepreneurs de coopératives socialistes. Aussi quand il voulut, aux élections passées, poser sa candidature à Bruges il souleva un tel *tolle* parmi les cléricaux aussi bien que parmi les socialistes et les libéraux, qu'il n'osa pousser l'effronterie, l'impudeur, jusqu'à s'imposer aux urnes. Son or ne réussit qu'à faire élire une créature de Dieu: l'abbé Fonteyne. Vous rappelez-vous citoyens! avec quelle insolente grossièreté, Marquet, ou plutôt son homme à tout faire, Picar, vous reprocha votre ingratitude? Marquet avait prêté de l'argent, il escomptait en retour des consciences et des votes. Aujourd'hui Marquet recommence son jeu. Tenez pour certain que dans la balance de son esprit, les cent mille francs qu'il dépose à fonds perdu dans la cagnotte de la grève, doivent lui rapporter de puissants intérêts...

Marquet est un symbole: le symbole d'une bourgeoisie corrompue et corruptrice. Mais que dire de ces politiciens qui acceptent l'or de Marquet? Et que penser de ces prolétaires qui n'ont même pas conscience du formidable outrage qu'un Marquet leur inflige! Bulletin de vote, que d'ignominies tu provoques. Suffrage Universel! que d'insanités tu déchaînes!

UN RÉFRACTAIRE

Nous nous sommes laisser aller à dire que Picard Edmond était un infect bourgeois. C'était calomnier un homme dont nous ignorions la qualité réelle. Picard Edmond n'est pas un simple mufler. Il nous affirme qu'il quitta le P. O. par horreur des œillères, des brides, des colliers et par dégoût des cous pelés. Il faut donc voir en lui une espèce de copain d'autant plus qu'il se flatte de donner un exemple à ceux « qui souffrent de marcher en troupeau sous la houlette des bons ou des mauvais bergers ». Edmond Picard se dit être un de ces indisciplinés « qui acceptent le rôle dangereux, mais nécessaire des réfractaires, des solitaires ». Diable!

Diable!... on croirait que c'est arrivé! Le malheur c'est que Picard, le réfractaire, l'insoumis n'a pas rejeté toute chaîne, ni répudié tout collier. Tant s'en faut. Plus nous observons cet homme libre et solitaire, plus nous nous convainquons qu'il demeure en réalité prisonnier des fictions bourgeoises et qu'il se débat avec peine parmi les entraves et les contraintes de son milieu. Picard, quoi qu'il en dise, n'a pas l'étoffe d'un réfractaire. C'est tout au plus un esclave ricanant et guoguenard que sa situation autorise au sarcasme, au scepticisme — cette caricature de l'indépendance morale. « Il en faut des troupes, je le sais », confesse-t-il. En effet, que deviendraient les Picard, si les troupes humaines cessaient d'exister?

A BAS LA PATRIE!

Le temps n'est plus où Domela Nieuwenhuis, exposant sa conception anti-militariste et anti-patriotique, aux Congrès internationaux de Bruxelles et de Zurich, soulevait les colères des bonzes social-démocrates. Il y avait alors une certaine crânerie, un certain courage, à rappeler aux politiciens, les principes élémentaires du socialisme tels qu'ils étaient sortis du « Manifeste Communiste » et de la Grande Internationale. S'étant rendu compte de l'inutilité de ses efforts et voyant qu'il n'avait plus rien à faire dans la

nouvelle Eglise, Domela s'en exclut de lui-même; depuis lors il mène sans défaillance le bon combat contre toute forme d'oppression.

Un usage désuet mais qui menace de durer aussi aussi longtemps que les politiciens eux-mêmes veut qu'à chaque parlotte socialiste, toutes les fois qu'on y aborde la question militaire, des opposants agitent la vieille balançoire de l'antipatriotisme. Et cela produit toujours un effet monstre. Hervé sut manier l'instrument avec une maestria superbe, ce qui lui valut, en peu de temps, une notoriété éclatante. Mais à présent que la galerie ne coupe plus dans ces antiques hors-d'œuvre, Hervé confesse son « erreur pédagogique » et se raccroche au fond de culotte patriotique de Jean Jaurès.

Nous avons en Belgique des Hervé en miniature: MM. Chapelier et Jacquemotte, l'un ex-expérimentateur communiste, l'autre secrétaire de Syndicat affilié au P. O. Ce sont eux qui, l'autre jour, ont attaché le grelot de l'antimilitarisme première manière. Simple pose, évidemment, pure affectation, car pas plus qu'on imagine des mangeurs de saucisson au Vendredi dit saint, prêchant dans une cathédrale un jour d'office, pas plus l'on ne conçoit des antimilitaristes choisissant pour chaire une tribune de Congrès politicien, « hommes de gouvernement »! Il y a antinomie trop grande entre les idées qu'on prétend exposer et les dogmes consacrés par la série antérieure des Congrès...

Jamais les parlementaires, les socialistes bourgeois n'ont accepté l'antimilitarisme de la Première Internationale. Jamais ils n'ont mis en discussion le dogme de la Patrie. Toujours ils se sont proclamés respectueux des nationalités existantes, respectueux des frontières, des drapeaux et de tout le bataclan. Etatistes, légalistes, voulant conquérir le Pouvoir, organe de coercition, comment d'ailleurs pourraient-ils ne pas être militaristes sous l'une ou l'autre forme?

Il faut donc une forte dose de vanité, ou une ignorance crasse des principes constitutifs de l'Internationale policienne, pour aller faire chez ces Messieurs, la contre-partie anarchiste. Si encore cette contre-partie était sérieuse, développée avec des arguments précis. Mais elle nous est suspecte à nous-mêmes vu que ceux qui s'y livrent ne sont rien moins qu'anarchistes...

L'ordre du jour présenté par les opposants — ordre du jour déclaré inconstitutionnel et irrecevable par le Congrès, pardi! — porte que: les travailleurs n'ont pas de patrie, en régime capitaliste. « En régime capitaliste » voilà une ajoute, un complément qu'un anarchiste se fût bien gardé de faire. Il suppose en effet, que les prolétaires pourraient avoir une patrie, en un régime autre que le capitalisme, en société collectiviste par exemple! Cette prétention est inadmissible. L'idée métaphysique et religieuxâtre de Patrie est absurde en elle-même, indépendamment de ses contingences réelles, comme sont faux les principes: Propriété, Famille, Autorité, etc., qui correspondent à des représentations, à des formes, incessamment modifiables, essentiellement changeantes.

« La notion de patrie, dit Vandervelde, est toute relative ». Mais précisément parce qu'elle est relative, mouvante, temporaire, il est impossible d'édifier sur elle quelque chose de durable, et il importe de la remplacer, par une réalité solide, concrète, immuable: l'Humanité.

Laisser entrevoir la possibilité patriotique c'est ouvrir la brèche au raisonnement socialiste. La recherche d'une patrie idéale, mettons le collectivisme, suppose des étapes, des patries graduées, dotant les prolétaires d'avantages gradués qui impliquent le droit de défense. Nous tombons en pleine thèse socialiste. Destrée dira:

Le degré de civilisation d'une époque est un patrioisme commun dont profitent les plus pauvres prolétaires: ils le doivent défendre contre l'invasion barbare et brutale. » Et Vandervelde argumentera: *Supposons même que le P. O. puisse faire lui-même la loi de défense nationale, conformément à son programme. Il faudrait pour cela une transformation complète de nos institutions actuelles. Et si nous étions assez forts pour établir une milice nationale qui vous dit que nous n'aurions pas quelque chose à défendre? (Ici, Chapelier place une interruption: « Je n'ai pas le dit le contraire?) Mais alors, continue Vandervelde, nous sommes d'accord. Le Peuple qui a quelque chose à*

défendre a le droit d'exercer son droit de légitime défense. Sommes-nous d'accord? »

Et l'on voit ou mène ce raisonnement: un peuple comme la France, par exemple, qui a fait de nombreuses conquêtes dans le domaine politique, a non seulement le droit mais le devoir de défendre ces conquêtes et d'entretenir conséquemment une armée toujours plus forte et toujours mieux aguerrie. Hubin dira: « *le désarmement des grands pays serait de nos jours une provocation à la guerre et le plus grand péril pour le mouvement ouvrier dans un pays désarmé.* » C'est, aux mots près, le raisonnement bourgeois, que dis-je la thèse des conservateurs et des réactionnaires car il se trouve des bourgeois, tel Alfred Naquet, pour revendiquer, comme un gage de haute civilisation, le désarmement radical d'un peuple unique, donnant l'exemple aux autres nations.

Oui pour légitimer les horreurs de la paix armée, les gouvernants bourgeois font état de la défense nationale, de la sauvegarde de la civilisation du Progrès, des droits et des libertés du Peuple. « Défendre la frontière contre l'envahisseur », « être fort pour être respecté », « préparer la guerre pour avoir la paix », sont les clichés ordinaires des patriotes. Les socialistes n'en emploient pas d'autres. Et leur raisonnement, en ce qui a trait aux « conquêtes de la démocratie », aux « lumières de la civilisation », se confond avec celui des bourgeois. Leurs conclusions restent les mêmes: il n'y a que les formes superficielles à donner aux institutions qui changent et si peu!

« *On est toujours le patriote de quelqu'un* » triomphe Vandervelde. Voilà le malheur selon nous, voilà l'obstacle à la fraternité des peuples. Car si l'on a toujours à défendre quelque chose contre plus infortuné que soi, si l'on a toujours à craindre le barbare où le brigand, alors ne parlons pas d'entente et de concorde, ne parlons pas d'internationalisme. Et voyez comme nous allons loin avec cette notion relative. Le peuple le plus dénué de civilisation peut et doit, selon les socialistes, se mettre en garde contre plus barbare que lui; logiquement il est poussé à affaiblir ou à tuer son adversaire, son ennemi possible, afin de supprimer la menace ou le danger.

Pour le Bulgare l'ennemi étant le Turc, le Bulgare a profité de la faiblesse du Turc pour l'assommer par trahison. Les peuples patriotes, donc ennemis, s'épient, se surveillent, et sont toujours prêts à se ruer les uns sur les autres. Pour le Français l'ennemi c'est l'Allemand, pour l'Allemand, l'ennemi est l'Anglais, le Français, le Russe qui l'encerclent, pour le Russe l'ennemi c'est le Chinois et le Nippon. Il n'y a pas de raison patriotique pour que cessent toutes ces haines. Elles peuvent durer éternellement. Après les haines de village en village, de canton en canton, de province en province; après les haines de nations à nations, viendront, avec la fédération des états-unis d'Europe, le péril jaune, le péril noir, puis quoi?... le débarquement des habitants de Mars!...

Rejetons ces cauchemars patriotiques. Ouvrons nos cerveaux afin qu'ils embrassent l'Univers entier. Ne nous enfermons pas en des tours cuirassées, avec de la mitraille plein nos poches. Tendons nos mains à nos frères en humanité. Tel est l'évangile libérateur que le socialisme doit pêcher sous peine de n'être lui-même qu'un mensonge.

La théorie de la défense, la religion patriotique est de source étatiste. Les Etats, protecteurs des castes capitalistes, ont à se défendre les uns contre les autres à cause des rivalités incessantes, des compétitions, de la concurrence, qui se jouent sur le marché mondial. Ayant à se défendre, ils ont aussi à attaquer, à chercher des débouchés nouveaux, à mettre des pays neufs en coupe réglée: partout la force primant le droit. C'est la morale en action des brigands, et c'est l'Histoire jusqu'à nos jours.

Mais ces conflits, ces rivalités, causes efficientes des guerres, assises matérielles du militarisme, — dont le second objet est d'anéantir les révoltes — les sophistes, les moralistes, les politiciens, les voilent aux yeux des prolétaires, et pour enrôler ceux-ci c'est au sentiment national, à l'Honneur, au Drapeau, à la Patrie, qu'ils font appel. Le prolétariat mieux éduqué, mieux informé, ne se laisserait pas mener à l'abattoir pour les capitalistes, il ne haïrait pas des prolétaires qui ne lui veulent aucun mal et qui ont la même existence et les mêmes intérêts que lui: le prolétariat sauterait à la gorge de ses gouvernants.

C'est à ce résultat que doit aboutir tout antimilitarisme. Mais comment en arriverait-on là si on leurre les travailleurs sur leur propre condition, si on leur parle de droits à défendre, de guerres légitimes, si on établit entre eux et leurs maîtres un lien de solidarité, une parenté patriotique, si on leur dit en un mot, qu'ils ont une Patrie ?

La formule du manifeste communiste : les prolétaires n'ont pas de patrie est, n'en déplaît à Vanderelde, toujours d'actualité. Ce n'est pas parce que depuis 48 les prolétaires se sont enrichis d'une bibeloterie politique, qu'ils ont une patrie, ni même un embryon de patrie. Les piètres avantages politiques, si chèrement acquis, et qui le plus souvent ne sont que des duperies et des pièges, mettent en relief les contrastes, les antinomies de la vie sociale; le divorce entre les mots et les choses est absolu. Les choses seules comptent; les réalités seules intéressent. C'est par elles qu'on juge une époque et non par les constitutions, les programmes et les étiquettes gouvernementales.

Or qui oserait soutenir qu'il y a moins de misère aujourd'hui que voilà cinquante ans ? Qui oserait dire qu'en République, le peuple voué au capitalisme, n'est pas aussi asservi, aussi maltraité qu'avant quarante huit ? (1)

Et quand bien même il y aurait amélioration dans un certain ordre. L'idée de patrie n'y est pour rien. Le mieux-être, si mieux-être il y a, a été acquis par des luttes intestines, des conflits, des guerres civiles, — l'armée et les patriotes étant toujours restés de l'autre côté de la barricade.

Conclusion : Les Prolétaires n'ont pas de patrie. Les Hommes n'ont pas de patrie. Et ils n'en auront jamais besoin : l'humanité leur suffira. Pas même la Révolution ne pourra créer une patrie, car la Révolution sera internationale, ou elle ne sera pas. C'est vers l'internationalisme confiant et large que doit s'orienter l'esprit des hommes. RH.

(1) Bakounine a écrit quelque part ces lignes suggestives : « L'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne sont certainement les pays d'Europe où le commerce et l'industrie jouissent comparativement de la plus grande liberté et ont atteint le plus haut degré de développement. Et précisément ce sont aussi les pays où le paupérisme se sent de la manière la plus cruelle, où l'abîme entre les capitalistes et les prolétaires d'un côté et les classes ouvrières de l'autre semble être élargi à un point inconnu dans d'autres pays. En Russie, dans les pays scandinaves, en Italie, en Espagne où le commerce et l'industrie sont peu développés, à moins que quelques catastrophes extraordinaires, on meurt rarement de faim. En Angleterre la mort par la faim est un fait journalier. Et ce ne sont pas seulement des individus isolés, ce sont des milliers, des dizaines, des centaines de milliers qui en meurent. N'est-il pas évident que dans l'état économique qui prévaut actuellement dans le monde civilisé — la liberté et le développement du commerce et de l'industrie, les applications merveilleuses, de la science à la production des machines mêmes qui ont pour mission d'émanciper le travailleur, en allégeant le travail humain — que toutes ces inventions, ce progrès dont s'enorgueillit l'homme civilisé, loin d'améliorer la situation des classes ouvrières, ne font que l'empirer et la rendre plus insupportable encore.

La prière d'un ignorant

Je ne sais pas si nous sommes créés dans un but, Ou bien si nous sommes là par hasard. Ni si un Dieu Ou... des dieux s'amuse de notre douleur et se moquent De l'imperfection de notre existence. S'il en était ainsi Ce serait terrible ! A qui la faute Que les faibles sont faibles, les malades, malades et les imbéciles, stupides ?

Si nous sommes faits à dessein, dans un but Et que par notre imperfection nous ne l'atteignons pas... Alors la faute de tout ce mal ne nous incombe pas, Pas à l'ouvrage... mais au Faiseur ! Qu'on l'appelle Zeus, Ou Jupiter, Jehovah, Baal, Dieu... c'est égal Il n'existe pas ou il doit être bon et pardonner Que nous ne le comprenions pas. C'était à lui De se manifester et il ne le fit pas ! L'eût-il fait, Il l'eût fait tel que personne ne pourrait s'y tromper. Que chacun dirait : je le sens, le connais et le comprends. Ce que les autres prétendent savoir de ce Dieu M'importe peu. Moi je ne le comprends pas ! Je demande pourquoi

Il se manifeste à d'autres et pas à moi ? Un enfant est-il plus près du Père qu'un autre ? Tant qu'un fils d'homme ne connaît pas ce Dieu C'est de la calomnie de croire à ce Dieu ! L'enfant qui invoque en vain le père, ne fait pas de mal... Le père qui se laisse invoquer en vain par son enfant le traite cruellement. Et plus belle est la croyance : « Il n'y a pas de père » Quand le père est sourd à son enfant !

Peut-être serons-nous plus sage un jour ! Un jour peut-être Nous sentirons qu'il était là, qu'il nous regardait Et que son silence avait une cause et un fond. Eh bien, Dès que nous le saurons, le temps de glorifier sera là, Mais pas plus tôt... pas à présent ? Cela chagrinerait Dieu De voir que nous l'adorons sans fond. Et c'est de la folie de vouloir éclairer la sombre ignorance d'aujourd'hui

Avec une lumière... qui ne brille pas encore. Le servir ? Folie ! s'il eût désiré des services Il nous eût publié de quelle manière Et il est absurde qu'il attende de l'homme : Adoration, services et louanges... tandis que lui-même Nous laisserait dans l'incertitude de quelle manière. Si nous ne servons pas Dieu selon son désir... C'est sa faute, sa faute et ce n'est pas notre faute ! Entre temps, jusqu'à ce que nous soyons plus savants. Alors le Bien et le Mal sont ils égaux ? Je ne comprends pas en quoi un Dieu nous sert à discerner Le bien du mal. Au contraire ! Celui qui fait du bien Pour qu'un Dieu le récompense, change justement par là Le bon en quelque chose de mal : en commerce. Et celui qui fuit le mal

Par peur de disgrâce de ce Dieu est... lâche ! Je ne vous connais pas ô Dieu ! Je vous invoquais, je cherchais, Je suppliais une réponse et Vous vous taisiez ! Je voudrais tant Faire Votre volonté... pas par peur de peine, pas par espoir de récompense Mais comme l'enfant fait la volonté de son père... par amour ! Vous vous taisiez... et toujours Vous vous taisiez ! Et je rôde et aspire A l'heure, à laquelle je saurai que Vous existez... Alors je demanderai : « Père, pourquoi, maintenant pour la première fois

Montrez-Vous à Votre enfant qu'il avait un père. Et qu'il n'était pas seul dans la lutte, La lourde lutte pour Humanité et Justice ? Ou étiez-Vous certain, que je ferais Votre volonté Sans la connaître, que je Vous servais, Inconscient de Votre existence, comme Vous voulez-êtes servi ?

Serait-il vrai ? Répondez, Père, si Vous êtes-là, répondez ! Ne laissez pas désespérer Votre enfant ! Ne restez pas muet Au sanglant *Lamma sabachani* extorqué... Ainsi se lamente l'ignorant sur la croix choisie par lui-même, Il se contracte de douleur et se plaint de la soif sèche... Le savant — celui qui sait... connaît bien Dieu — se moque

du fou Le met en colère et lui tend du fiel et jubile : « Ecoute il appelle son père » ! Et murmure : « Merci, ô Seigneur, de n'être pas comme lui » ! Et chante un psaume : « Bien heureux celui qui ne siège pas Dans les conseils des malfaiteurs et ne suit pas le sale sentier des pécheurs »... Le savant... se glisse à la Bourse et négocie des valeurs illicites

Le père se tait... O Dieu, il n'y a pas de Dieu !

MULTATULI.

Traduit du néerlandais par M. B.

VARIÉTÉ

AVRIL

C'est en fait des grisailles de l'hiver, de ses froidures, de sa boue, de tout son cortège de laideurs. Sans égard pour les bronchiteux, les catarrheux, les asthmatiques, Mars procède, à grands coups de giboulées bien senties, au nettoyage de la saison fangeuse et fait place nette pour S. M. Printemps. Prairial s'annonce, puis Mai. Vivent les beaux jours ! Une fois de plus les hommes sont appelés à goûter les enivrants du Renouveau... ô harmonies de la nature ! ô liens tout puissants unissant les hommes à leur mère la Terre... ô joie immodérée de vivre que tous connaîtraient si l'ordre des choses millénaire ne s'était orienté vers les malfaisances de l'Industrialisme !

Les hommes ont fait l'impossible pour saccager leur demeure. Ils se sont complus à tarir les sources de bonheur naturel et à encombrer leur vie de mille superfluités néfastes qui dégénèrent le plus souvent en chancres inextirpables. Ce n'est pas pourtant que la nature leur ait marchandé ses avertissements et ses leçons.

Des cataclysmes effroyables, des calamités et des fléaux, dont l'origine et le sens sont parfaitement élucidés, auraient dû les prémunir contre les excès et les égarements d'un soi-disant progrès. La revanche des éléments sur ceux qui prétendaient substituer aux lois naturelles les combinaisons factices de leur génie, ont été sans effet. En maintenant que le péril est dans la demeure, on s'en effraie et l'on se demande comment y remédier.

Que les crétiens, les prêtres et les fous qui ont ainsi vinculé la nature comparaissent donc devant son tribunal ! Prairial les y convie. Qu'ils disent si, à l'approche du renouveau, ils ne se sentent pas émus, remués profondément ? Quel est celui d'entre

eux qui, à chaque spasme des saisons, quand Germinal accomplit son œuvre, ou quand la plaine se dore sous le soleil de l'équinoxe ou lorsqu'en automne la terre, lasse de ses parturitions répétées, exhale comme un parfum de contentement — quel est le civilisé qui n'éprouve la solidité des attaches terrestres vainement et imbécilement répudiées ?

Avril ! Tout ce qui vit palpète, se gonfle, se dilate, s'épanouit et rayonne. L'écorce planétaire elle-même bouge et le monde inorganique paraît s'animer. L'homme, comme son frère inférieur le végétal, vibre au diapason des forces cosmiques. Ses tissus plus différenciés, ses cellules plus complexes, aux multiples fonctions, son pouvoir d'analyse, son Moi, subissent la commotion directe du Renouveau. Il n'est pas jusqu'aux plis et replis de sa substance grise qui n'en soient perturbés. Aux premiers rayons du Maître de la Vie, des propensions vers la bonté, la liberté, le bonheur naissent et cherchent impérieusement leur voie malgré la compression de tout un stock de superstitions héréditaires, incessamment renouvelées. Et, bien que le vieil homme triomphe presque toujours de l'homme potentiel nouveau, ce duel intime est de bonne augure car il implique une régénération sans délai.

Ne demandons pas aux hommes de faire peau neuve, soudain, de se libérer tout-à-coup de la gangue barbare vernissée de civilisation. Faisons crédit au temps pour accomplir le dégrasage. Qu'il nous suffise d'en enregistrer l'augure et d'en activer si possible l'opération...

* * *

« La vie pourrait être belle » murmure l'enchanté Printemps. La vie pourrait être beauté, noblesse, générosité. Dans le présent elle n'est que laideur, mesquinerie, cruauté.

Vivre sans éclaircie d'avenir c'est végéter à la manière des brutes insociables qu'agrègent la coercition majoritaire et le ciment des égoïsmes personnels à peine tempérés d'hypocrisie. C'est la vie des contemporains, gens très civilisés qui se meuvent, ombres ou fantômes, parmi les fantômes, les irréalités, les artifices, au milieu d'antagonismes très réels, parfois résolus à l'aide de compromis entre le Pouvoir et la Soumission, entre la Lâcheté d'en bas et l'Autorité d'en haut, mais qui entretiennent toujours, sourdement, des foyers de discorde et de guerre.

Avril dresse un protestation flamboyante contre ce genre de vie abject autant qu'absurde. Et l'écho de cette protestation se répercute jusqu'au tréfond de l'être.

Avril élève un hymne à l'Harmonie, un Cantique des Cantiques, une hosanna. Il dit à l'homme : « Tu es, dans l'Univers infini, un grain de poussière pas même, un atôme. Mais tu as, par ton intelligence, par ta raison, la faculté de te grandir démesurément, tu as le pouvoir de devenir Dieu. Tu as le pouvoir de te hausser aux cimes de l'héroïsme et de la sublimité. Tâche d'y accéder et les misères de la vie civilisée t'apparaîtront dans leur réalité, et tu jugeras à leur juste valeur les agissements des plus grands comme ceux des plus petits. Alors une sérénité hautaine que rien ne pourra corrompre ni ternir règnera en ton cerveau. Tu seras maître de toi-même : tu seras Dieu ». C'est par la compréhension de son milieu que l'homme devient Dieu. Devenus Dieux, les hommes vivront en anarchie ; étant au même niveau point ne leur sera nécessaire de s'abaisser ou de se surélever ; chacun verra en son semblable un autre soi-même. La franchise, la netteté de parole et d'allure, l'altruisme, synthèse des égoïsmes nobles, seront le guide sûr des relations individuelles et le garant certain de leur harmonie.

* * *

Avril magnifie ce haut idéal et le fait espérer. Il est libérateur d'énergies. Il exalte tout ce qui travaille, qui vibre et qui vit. Il rabaisse, par contraste, tout ce qui est inconsistant et seule.

Avril auréole de beauté et le laboureur qui confie sa semence au sillon et l'enfant qui joue sur la pelouse et le vermieux qui se lézarde.

Du Bourgeois, il crie l'infamie et la honte, il étale les tares, éclaire crument les pustules, souligne les infirmités. Un décor sombre aux horizons noyés de ténèbres, des perspectives de bagnes, de prisons, de casernes, d'églises, de palais, des avenues géométriques bordées d'arbres tracés au cordeau et de maisons suant l'ennui et la mort : voilà ce qui convient au Bourgeois. Il respire dans ces parages, où devrait régner un éternel hiver. Décembre est le mois bourgeois par excellence, le mois de la parade et de l'ostentation, le mois des visites, des réceptions, des théâtres, le mois des bonnes ripailles et des digestions quêtes, le mois des orgies très chrétiennes ou le Riche compisse le Pauvre tout en ayant l'air de fêter le Récepteur...

Avril fait saillir l'incongruité et l'insanité des foules bourgeoises ruées à la foire aux vanités, en remorquant leur pacotille de faux luxe. Il stigmatise l'ignominie des villes de pourriture, l'atrocité des usines, happes-chairs ou des générations, offertes en holo-

causte au Veau d'or, se meurent pour que quelques-uns crèvent d'apoplexie; il donne du relief, à ces hideurs sans nom des charbonnages, qui polluent les plus beaux sites.

Aux assoiffés de justice sociale, de liberté et de beauté, aux fils affranchis de la Plèbe, aux artistes de tempérament, Avril communique le sentiment des révoltes salvatrices. Aux révoltés il commande l'effort persévérant; il montre que toute germination, toute force contenue, doit briser violemment, par un sur-saut vital, l'obstacle qui l'enserme.

Avril est prometteur. En nous dévoilant combien la vie pourrait être belle, il nous fait exécuter un peu plus le présent. En nous prodiguant son réconfort il nous fait songer à ceux qui pâtissent dans les ergastules patronales, dans les bagnes, à ceux que la férocité des maîtres prive d'air et de lumière — et un courroux nous vient.

En nous faisant meilleurs, enclins à l'indulgence et au rêve, il nous contraint à observer les victimes, les écrasés, les meurtris, les vaincus de l'inégal combat pour la vie et il accroît notre haine des bourreaux et il active nos vœux révolutionnaires.

Avril, mois païen, est le mois des Révoltés.

RHILLON.

Contre une ordure

Une bande de politiciens, de bouffe-galette et d'irresponsables, qui s'intitule : « Fédération Bruxelloise du Parti Ouvrier » a fait placarder ces jours-ci, à profusion sur les murs de la ville une ordure si puante que jusqu'à ce jour, l'organe officiel du Parti, lui-même, a craint d'en salir ses colonnes.

C'est l'argent des prolos qui se dissipe ainsi en immondices. Les tristes sires qui tiennent les clés de la caisse ne sont pas avarés des gros sous du Populo, lorsqu'il s'agit de défendre leurs places et leur omnipotence...

Nous ne songeons pas à reprocher aux travailleurs l'infamie des bergers. Du reste, le venin que ceux-ci distillent prouve suffisamment que tout n'est pas pour le mieux dans le plus unifié des partis ouvriers. Il y a des dissidents; il y a des réfractaires et des protestataires; il y a des prolos qui, en nombre grandissant, commencent à voir clair et c'est pour enrayer le mouvement de désaffectation générale que les politiciens nous mettent en cause avec une mauvaise foi et une animadversion inouïes.

Parce que nous mettons les prolétaires en garde contre les leurres de la politique, contre les dangers et les pièges du parlementarisme; parce que nous leur disons qu'employer la Grève Générale pour un but aussi mesquin, aussi dérisoire que le Bulletin de vote, c'est profaner une méthode de lutte révolutionnaire, c'est galvauder un moyen puissant d'action directe, c'est corrompre et émauser une arme qui devrait servir à des conquêtes plus nobles et plus hautes — les politiciens, dans leur incapacité de nous répondre par des arguments plausibles, vomissent sur nous la boue de leurs épithètes: *jaunes, traîtres, stipendiés des cléricaux, provocateurs, doubles-parasites* qui s'apprennent à bénéficier du Bulletin de vote sans rien faire pour l'acquiescer!...

C'est trop matadroit, trop grossier et trop bête pour que, même à Bruxelles, la manœuvre des politiciens produise l'effet que ces Messieurs en attendent. Elle ne réussira qu'à soulever les nausées de ceux qui connaissent notre irréductible opposition à l'autorité et à l'exploitation, notre vie de probité et de labeur, notre désintéressement absolu dans une lutte qui ne nous rapporte que les mauvais coups du Pouvoir.

Ceux-là qui vivent de l'Idée, en parasites, ceux-là qui « s'arrondissent la panse avec les beaux principes », qui acquièrent des Honneurs et des Positions dans le simulacre de la lutte révolutionnaire, ceux-là devraient avoir l'élémentaire pudeur de se taire lorsque nous recommandons à la classe ouvrière, dont nous sommes, de ne compter que sur elle-même et de se méfier des chefs d'où qu'ils viennent, quels que soient leurs masques. Mais comme les politiciens n'entendent pas perdre les prérogatives que leur confèrent la cécité et l'inconscience des masses, comme ils le sont des satisfaits et des conservateurs, redoutant pas dessus tout la propagande anarchiste qui triomphe de toutes les hypocrisies et de tous les mensonges, ils n'hésitent pas employer les moyens les plus bas, les plus sales, pour discréditer ceux qui leur font du tort,

et ils vont presque à faire appel à l'arbitraire gouvernemental pour se débarrasser des gêneurs. L'instinct de vivre, l'esprit de conservation, le souci des bonnes digestions les guident. Nous, c'est l'esprit de révolte qui nous anime; l'esprit de révolte qui nous pousse à dénoncer, à stigmatiser, tout ce qui est laid, hypocrite, mensonger, tout ce qui abrute, opprime et corrompt tout ce qui met obstacle à la libération des hommes. Les politiciens qui usurpent le titre de « socialistes », sont des obstacles, et non des moindres, à l'affranchissement des travailleurs. Comme tels nous les dénonçons et nous les flagellons, comme tels nous les combattons et ne cesserons de les combattre.

Groupe Anarchiste de Bruxelles.

LE PROCÈS DES JEUNES GARDES

Un singulier procès ç'a été celui des Jeunes Gardes socialistes poursuivis en vertu d'une dénonciation patriotique pour un manifeste paru dans le journal *La Caserne*.

Voici, d'après *Le Peuple*, quelques échantillons des discours qui ont été échangés à la cour d'assises de Gand.

Tout d'abord ces paroles du procureur général:

« Vous avez fait du mauvais antimilitarisme: il n'a rien de commun avec celui défendu à la tribune où vous réclamez le système suisse, **ce qui est très bien**. Je ne demande pas une condamnation contre le socialisme, mais le socialisme ne va pas jusqu'à l'anarchie. Je vous concède tout ce que vous voudrez mais pas le droit d'attaquer méchamment les lois existantes ».

Et ces déclarations de l'avocat socialiste Destrée:

« Il faut, une fois pour toutes, que l'on sache que nous sommes hostiles à la désertion. Nous n'avons jamais parlé de loque nationale, ni de trahison, ni de désertion, ni de méconnaissance de la Patrie. Le principe de l'autonomie des nations a été, une fois de plus, proclamé au dernier congrès de nos Jeunes Gardes et vous n'avez pas le droit d'apporter ici contre nous, des déchets de la propagande anarchiste ».

Il appert de ces déclarations, de ces discours, qu'il y a une certaine forme d'antimilitarisme qui est *très bien*. C'est l'antimilitarisme militaire des socialistes, l'antimilitarisme qui réclame la « nation armée » avec les milices, qui vénère le drapeau, qui commande le respect de la discipline et l'amour de la patrie.

Mais il y a aussi un antimilitarisme *mauvais*. C'est celui des anarchistes, l'antimilitarisme qui veut la suppression radicale, absolue, du chancre militaire, qui abolit le culte du drapeau, le félicisme de la Patrie, le respect de l'autorité, l'antimilitarisme qui dénonce la Patrie comme un mensonge, la Caserne comme un foyer de pourriture, l'armée comme une survivance des âges de barbarie dont le but est de sauvegarder les privilèges bourgeois, — l'antimilitarisme qui dit à l'ouvrier: « Ne sois pas soldat: tu n'as pas de patrie à défendre. Et si tu as la faiblesse d'aller à la caserne, sache y conserver le sentiment de ta dignité afin que le jour où l'on te commandera de marcher contre tes frères, les ouvriers, tu mettes crosse en l'air ».

C'est cet antimilitarisme-la que le procureur général voulait atteindre dans les personnes des Jeunes Gardes Vandemeuleboek, Everling et Jauniaux. C'est cet antimilitarisme anarchiste que l'avocat Destrée a répudié avec tant de chaleur que les jurés ont dû rendre à l'unanimité un verdict d'acquiescement.

Nous ne sommes ni surpris des propos du procureur, ni indignés des paroles de l'avocat Destrée. Nous nous félicitons de l'accord qui s'est établi entre eux pour condamner notre antimilitarisme. Nous tournant vers les ouvriers, nous leurs disons: « Ce que les politiciens socialistes vous prêchent comme de l'antimilitarisme a reçu en cour d'assises l'approbation du procureur général. C'est de l'antimilitarisme honnête, licite, sans conséquence dangereuse pour le régime bourgeois. Tandis que notre antimilitarisme condamné à la fois par le procureur et par les socialistes, est révolutionnaire dans son essence et susceptible d'assurer le triomphe de la Révolution sur la Barbarie capitaliste dont l'armée est le principal soutien. L'antimilitarisme des politiciens, c'est l'*antimilitarisme* mensonger, conservateur et bourgeois. Le nôtre est un antimilitarisme ouvrier, l'antimilitarisme de la Grande Internationale, le seul vrai. A vous de choisir! »

L. A. A.

Faits-divers.

PROPRIÉTÉ-JUSTICE

On se souvient de l'exploit de ce proprio méridional qui, l'an passé, fusilla froidement deux soldats, lesquels, revenant de permission, s'étaient permis de cueillir des cerises en son domaine. Le proprio assassin récolta en assises quatre ans de prison: deux ans pour chaque cadavre...

Voici qu'une affaire de même ordre, mais dont les détails sont peut-être plus encore monstrueux, nous est révélée. Elle a eu pour héros un comte des environs de Gand, Robert de Wavrin et pour victime un enfant de huit ans, Arthur Van Hoecke.

Un jour de septembre, le petit Arthur et son frère Léon âgé de 13 ans cueillaient des noisettes à la lisière d'un bois. Survint le propriétaire flanqué de son garde-chasse. A la vue d'un aussi pitoyable gibier, le comte lâcha son chien et ajusta son fusil. Une détonation et le plus jeune gosse criblé de plombs tomba presque mort. Alors l'assassin s'avança et somma l'ainé de lui dire son nom. Puis il s'en fut satisfait.

Comme il y a des juges à Gand, l'affaire eut des suites. Mais ne croyez pas qu'on arrêta le meurtrier. On lui signifia par voie d'huissier, les poursuites; et on le prévint charitablement d'avoir à comparaître devant le tribunal. C'était hier le jugement. Le comte ne daigna pas se déranger. Averti par un émissaire de sa condamnation à un an de prison et cent francs d'amende, avec arrestation immédiate s'il vous plaît, il crut bon de déguerpir en laissant poliment sa carte de visite... Et voilà!

Encore une fois nous ne récriminons point contre l'indulgence de la magistrature. Un verdict sévère ne guérit rien, ne répare rien. Au contraire il ajoute une barbarie à une autre barbarie. Et ce n'est pas ainsi qu'on développe les sentiments humains.

Seulement il nous plaît de dénoncer, de mettre à nu, la mentalité féroce, abominablement féroce, qu'engendrent l'instinct de propriété et l'esprit autoritaire. Le propriétaire de Gand n'est pas une exception. La preuve que son attitude correspond aux sentiments ordinaires de tout bourgeois, nous est fournie par les ménagements et les égards dont la Justice l'a entouré. Autant le Jury a été indulgent pour le comte, autant il eût été sévère, en cas où les rôles eussent été renversés. Qu'un braconnier surpris troue la peau d'un garde-chasse et c'est la condamnation capitale. Qu'un ouvrier houspille son patron ou son contremaître et les années de prison s'amoncellent... Tandis qu'inversement... Croyez donc dans la Justice, ô Poires!

CARNETS D'ABONNEMENTS

Le camarade Guilmot nous a suggéré, il y a quelque temps, l'idée de faire imprimer des carnets-souches qui serviraient aux militants de bonne volonté à récolter des abonnements.

Le moyen étant simple et pratique et des meilleurs, le moment nous semble venu de faire imprimer ces carnets. Prochainement nous les tiendrons à la disposition des camarades.

RÉUNIONS — CONVOCATIONS

Engis. — Dimanche 30 mars, à 2 heures, chez Lambert, 47, rue du Vinave, à Engis, Causerie par Lambert: LE DROIT DE VIVRE ET LES ANARCHISTES.

Bruxelles. — « GROUPE DES AMIS DE LA B. S. ». — Réunion Samedi à 8 h. 1/2 heures, au « Gigot de Mouton », 77, rue Haute.

GROUPE DE LA PRESSE ANARCHISTE. — Le groupe se réunira tous les derniers samedis du mois au local habituel, à 8 h. 1/2 du soir.
Pour le Comité: F. SPRINGAEL.

AVIS

Les camarades dont l'abonnement à l'*Emancipateur* a pris fin sont avisés que nous allons mettre en circulation des reçus de réabonnement à l'*Action Anarchiste*.

CORRESPONDANCE — COMMUNICATIONS

Camarade X. — Tu jugeras comme nous que les opinions contradictoires de Flax, ne méritent guère d'être mentionnés.

Les camarades dépositaires et vendeurs qui, pour une raison ou pour une autre, ne tiendraient pas à figurer sur le journal voudront bien nous avertir.

L'Administration.

Imprimerie spéciale de l'*Action Anarchiste*
Gérant: JEAN KROONEN, 383, Rétinnes-Micheroix